

Vanessa Safavi
Velvet
04.05 - 30.06.2019

Rubber Ghosts : une conversation entre Yann Chateigné et Vanessa Safavi
Première parution dans Mousse 67 / Spring 2019

YC : Il y a quelque chose d'hypnotique dans *Velvet* : le rythme lent et répétitif, l'absence de corps humain, ces gants de caoutchouc qui bougent dans le noir, comme une danse. D'où vient cette idée ?

VS : Je cherchais à fabriquer mon propre latex. Je voulais en produire pour l'utiliser dans mes sculptures. J'ai trouvé cette vidéo d'une fabrique de gants en Chine, et ça m'a immédiatement interpellé. D'abord, c'est fascinant de voir les mains danser, leur forme, comique et étrange à la fois, lentement trempées dans de grands réservoirs de latex. Mais plus que l'effet hypnotique de leur mouvement, ces mains racontaient des histoires dans lesquelles j'ai eu envie de me plonger.

YC : C'est ton premier film. Bien qu'il semble si différent de tes travaux précédents, il me paraît aussi très cohérent avec tes recherches ces dernières années.

VS : La décision de faire ce film était assez pratique. Je voulais minimiser les travaux trop physiques pour des raisons de santé. J'ai commencé à remettre en question ma pratique et mon système de production. A ce moment, je prenais conscience de mon propre corps dans l'espace physique et en interaction avec les autres. Travailler avec la vidéo s'est révélé être l'occasion idéale pour continuer et développer mes recherches autour des matérialités qui composent mon travail, tout en les confrontant à la réalité de l'usine et de la production de masse.

YC : Il y a une tension, dans le film, entre les gants, images fantômes de «mains» impliquant le toucher et la froideur de l'appareil mécanique qui semble aussi en être le sujet même.

VS : La relation entre la mécanique et les mains attachées en céramique est assez forte, elle évoque une prothèse hybride, agitée, dysfonctionnelle et déshumanisée. La blancheur des mains en céramique les rend absurdes et drôles, comme des mitaines de Mickey Mouse ou les gros boulons huileux des *Temps modernes* de Chaplin. L'usine est plongée dans l'obscurité, ce qui amène une certaine théâtralité. En même temps, il n'y a pas de réalité aussi dure que celle d'une usine, où tout est contrôlé, mesuré, compté, parfaitement organisé et dans des conditions de travail difficiles. Est-ce une fantaisie de penser que les mains fantômes communiquent avec les mains des travailleurs ? Les mains fantômes véhiculent certainement un sentiment de «Nachleben», une mémoire inconsciente transcendant le temps, un fantôme incarné dans la forme d'une main.

YC : Certains codes de ton film évoquent ceux de l'éthique documentaire (objectivité, longues prises, attention aux détails, etc.). Mais il y a aussi une certaine poésie, comme si le temps y était prolongé à tel point que le film ne pouvait avoir ni début ni fin...

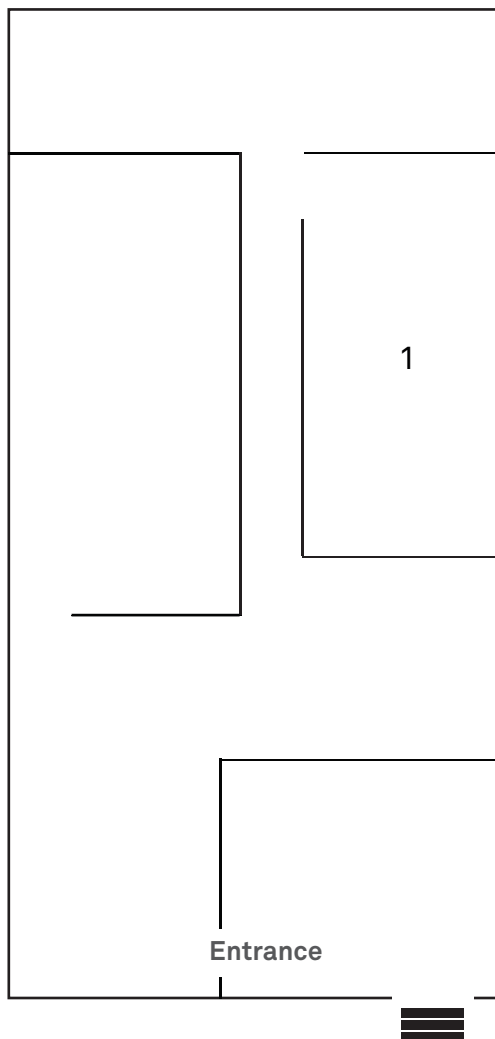
VS : Mon but n'était pas de faire un documentaire, mais il est vrai que j'ai essayé de rester dans la réalité en gardant la vitesse et le rythme de la chaîne de production originale. Bien que certains disent qu'un film se fait à travers son montage par sa gamme infinie de possibilités, j'ai trouvé qu'il était difficile pour moi de briser le flux de cette chaîne en loop. Le film fonctionne en boucle parce que la chaîne de production est elle-même une boucle.

YC : *Velvet* documente une certaine rationalisation du travail, ainsi qu'une fascination pour la polyvalence du plastique lui-même et des potentialités de cette matière synthétique. Cela me rappelle un passage des *Mythologies* de Roland Barthes, quand il décrivait le plastique comme une «substance alchimique».

VS : Le latex est un peu différent : il est naturel. Il provient des hévéas, bien qu'il y ait aussi du latex synthétique. Ce que Barthes suggère, c'est que le plastique n'a pas d'origine, ou que l'on ne peut pas voir l'origine du matériau.

dans le matériau lui-même (même si la matière première du plastique est le pétrole). Ce qui m'intéresse, c'est que la matérialité du caoutchouc relève d'un certain fétichisme de surface, par son analogie avec la peau. L'enveloppe élastique saisit le corps et obscurcit l'intérieur. Qu'elle soit translucide ou opaque, il y a une force inconsciente, un désir de transcender.

Vanessa Safavi a exposé à Fri Art en 2007, dans *Anathema*, avec Fabian Marti et Lauris Paulus. Elle a récemment bénéficié des expositions personnelles *The Approach*, London (CONDO with The Breeder) en 2019, *Turns and Returned*, The Breeder, Athens (2018), *The Cook and the Smoke Detector*, Chert-Lüdde, Berlin (2017), *Medulla Plaza*, Kunstverein Graftschaft, Bentheim (2016), *Cloud Metal Cities*, Kunsthalle Sao Paulo (2014), *One Torino*, Castello di Rivoli, Turin (2013), *After the Monument Comes the People*, Kunsthalle Basel (2012), *Les Figures Autonomes*, Centre Culturel Suisse, Paris (2011), *RESORTS*, Kunsthaus Glarus (2011), entre autres. Son travail a été notamment présenté dans les expositions collectives *Objects Like Us*, The Aldrich Contemporary Art Museum, Ridgefield, USA (2018), *And as things fall apart, nobody paid much attention*, MONITOR, Lisbonne (2018), *Macaroni*, WallRiss, Fribourg (2016), *Inflected Objects # 2 Circulation – Mise en Séance*, Frans Hals Museum | De Hallen Haarlem, Netherlands (2016), *The transparent tortoiseshell and the un-ripe umbrella*, Glasgow Sculpture Studios, Glasgow (2016), *A Month of Sundays*, Taylor Macklin, Zürich (2016).



**1. Velvet, 2019. HD video, 12'. Musique: Ariel Garcia.
Images: Xavier Ripolles et Vanessa Safavi
Produit par Vanessa Safavi, Fri Art et l'Etat de
Fribourg**